



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

142-143 | 2015

Marges et Numérique

Le travail mondialisé du jour et le *travaillement* local la nuit

Révolution numérique et revanche sociale des brouteurs du quartier de Koumassi

Globalized Work by Day and Local Travaillement by night. Digital revolution and social revenge of Brouteurs from the Koumassi District

Yaya Koné



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6327>

DOI : 10.4000/jda.6327

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2015

Pagination : 307-324

ISBN : 979-10-90923-10-2

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Yaya Koné, « Le travail mondialisé du jour et le *travaillement* local la nuit », *Journal des anthropologues* [En ligne], 142-143 | 2015, mis en ligne le 15 octobre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6327> ; DOI : 10.4000/jda.6327

Journal des anthropologues

**LE TRAVAIL MONDIALISÉ DU JOUR ET LE
TRAVAILLEMENT LOCAL LA NUIT**
**Révolution numérique et revanche sociale
des *brouteurs* du quartier de Koumassi**

Yaya KONÉ*

Brouteurs est le nom sous lequel les Abidjanais désignent les jeunes des quartiers populaires qui prospèrent par le net. Le *broutage* est une activité lucrative qui a émergé à la fin des années 2000, et qui tend à s'amplifier depuis la crise postélectorale de 2010. L'essentiel du travail est mené par de jeunes hommes voire des adolescents et il consiste à séduire des femmes occidentales. Les individus se dissocient de l'image du criminel, se démarquent de la violence du braqueur et se redéfinissent positivement. Ils délestent en douceur leurs amis virtuels. Le jour le *brouteur* se veut businessman ; la nuit il *fait le boucan*, il sabre le champagne et déverse les billets au son du coupé-décalé¹.

* Université du Littoral-Côte d'Opale – 1, Place de l'Yser – BP 1022
59375 Dunkerque cedex 01
Courriel : yaya.kone@hotmail.fr

¹ Le coupé-décalé substitue la violence réelle des années de guerre par une violence symbolique qui est aussi résilience. Il met l'accent sur les dimensions doux/amer, actif/passif, gagnant/perdant des interactions quotidiennes. C'est la ruse de l'individu qui vole (coupe) et qui sait habilement se mettre de côté (décale) ; c'est aussi l'impuissance de l'individu floué, la gorge nouée et le souffle coupé. Dans une acception assez large coupé désigne également les agissements des brigands des

Produit d'une enquête de terrain menée dans une des dix communes de la capitale économique ivoirienne, cette étude se propose d'interroger le rapport au numérique de la jeunesse abidjanaise, en mettant en lumière les dysfonctions liées aux caractéristiques d'une catégorie d'utilisateurs de l'outil Internet. L'enquête de terrain se déroule dans le quartier populaire de Koumassi, à l'intérieur de la zone dite de Kankan Koura, lieu d'implantation historique de nombreuses familles originaires des régions sahéliennes. Le choix de Koumassi n'est pas anodin, depuis plusieurs années ce quartier commerçant est associé au développement du phénomène des *brou-teurs*. Comment s'introduire dans ce milieu « à la marge » où se pratique une économie relativement rare et controversée ? Nous avons privilégié l'approche ethnographique par immersion ; une période d'observation de six mois complétée par le recueil de six récits de vie et de cinq entretiens : six clients réguliers d'un cyber-café, deux internautes européens et trois commerçants. L'observation participante a été soutenue par une exploitation efficiente du réseau d'interconnaissance. Ce travail s'inscrit dans le cadre de travaux menés en amont sur la danse, dont la phase de rédaction nécessitait une présence accrue sur les lieux. Nous tenterons de comprendre les techniques de séduction, les moyens déployés par ces jeunes gens et l'ambivalence qu'ils suscitent.

L'avènement du *brouteur*

La commune de Koumassi est située au sud d'Abidjan, entre mer et lagune. Elle compte d'anciens campements devenus des sous-quartiers et des zones comme Kankan Koura qui n'ont pas d'existence officielle. Kankan Koura, littéralement la nouvelle Kankan en malinké, est une zone de marécages asséchés dénommée ainsi en référence aux premiers habitants, des familles originaires de

grands chemins. La danse se base sur des gestes du quotidien et les attitudes enjoignent au *farotage*, à la « grande vie ». On inverse les valeurs. L'*enjailllement* ou amusement justifie le recours à des voies parfois illicites, ainsi le divertissement devient une finalité.

la ville de Kankan en Guinée. Les descendants des familles arrivées dans les années 1930 de Guinée, du Mali et du grand Nord pour s'adonner au commerce de la noix de kola, vivent toujours dans le quartier, et les femmes ont conservé l'activité traditionnelle de vente.

Les jeunes hommes de 15 à 22 ans, enfants des industrieuses vendeuses du marché de Koumassi, constituent aujourd'hui l'essentiel des *brouteurs* de Kankan Koura.

C'est l'expression « couper l'herbe sous le pied » qui donne tout son sens à la tromperie en langage nouchi, l'argot local. Le terme *rasé* renvoie à la tromperie sentimentale alors que *coupé* signifie voler ou arnaquer. Mais *brouter* vient se substituer à *coupé* et *rasé* lorsqu'il s'agit de cyber-arnaques. Et ces jeunes gens qui se contentent de « brouter l'herbe sous le pied des Européens » n'apparaissent pas comme les habituels *coupeurs*², des individus qui volent et détaient. Leurs activités se font patiemment, ils détroussement en douceur et en vivent grassement. Batul, une commerçante ivoiro-libanaise de Port-Bouët, décrit clairement une activité qui consiste à gagner beaucoup en multipliant les petits coups : « Le *brouteur* c'est comme un mouton qui mange un peu partout ».

Dans le sociolecte nouchi, en usage dans le quartier, le terme *mangement* est apparenté à celui de *broutage* et traduit un ensemble de rapports entre les citoyens et une administration privatisée dans laquelle le racket et la corruption sont endémiques (Gausset, 2010). Le développement des pratiques de *broutage* au sein de la jeunesse abidjanaise s'inscrit dans le contexte d'une violence réelle et symbolique où la réussite à un concours, l'introduction d'un dossier administratif voire un simple déplacement en taxi, sont conditionnés par le versement d'un émolument à un agent de l'État.

La place d'observation principale est un cyberspace géré depuis près d'une décennie par Touré, 40 ans, un fils de commerçants dioula, qui fait figure de pionnier de l'Internet dans le quartier. Le cyber n'affiche pas d'enseigne, c'est un espace constitué

² Les coupeurs de route sévissent le long des axes routiers ivoiriens.

de 15 postes dont 12 « France-au-revoir », le nom attribué aux vieux appareils importés d'Europe. En 2006 et 2007 une part importante de la clientèle se tenait à l'écart des postes, préférant déléguer au personnel la tâche de graver des CD de zouglou³ ou de dupliquer des DVD de *Bollywood* et *Nollywood* destinés à être écoulés au marché noir (Onuzilike, 2008). Le *broutage* va finir par fixer ces jeunes désargentés aux postes informatiques, jusqu'à en faire des « habitués ». Nous disposons d'éléments de comparaison assez pertinents entre deux périodes, qui montrent une reconversion de certains jeunes vendeurs de CD piratés et leur basculement d'une économie informelle endémique vers l'économie numérique et ses marges. Pour ces derniers qui constituent la frange la plus âgée des *brouteurs*, il peut s'agir d'une simple adaptation aux changements technologiques et structurels. Mais les plus jeunes qui ont su saisir le juteux tournant Internet pressurent ceux qui évoluent dans des secteurs multimédias connexes.

Les jeunes adultes rencontrés à Kankan Koura ont quitté l'école précocement ou sont sans qualifications. Le départ massif des entrepreneurs français et libanais en 2004 et la crise postélectorale de 2010-2011 ont jeté de nombreux employés dans l'inactivité. « On est là, on est assis, on chôme, on n'arrive même pas à se marier, c'est pas qu'on n'est pas jolis garçons, c'est qu'on n'a pas l'ayant !! », déplore Vigor, un quadragénaire sans emploi. Transcendant fatalisme social et capital esthétique, les cohortes de cadets développent des compétences de « tchatcheur ». Ils se forgent ainsi un véritable capital personnel et se servent de l'outil informatique comme un moyen de transformation sociale. Le *chat* ou flirt sur le net s'inscrit ainsi dans la catégorie des « pratiques

³ Le zouglou s'affirme comme la relève du courant ziglibity des années 1970, il vise à libérer la parole. Ces joutes verbales qu'on appelle d'abord Wôyô ou « Ambiance facile » ponctuent les fêtes étudiantes. Le discours engagé domine ce mouvement typiquement urbain dont la danse emprunte aussi bien aux sociétés paysannes qu'au hip hop.

émergentes » qui comprend l'économie numérique⁴ mais aussi le football et la musique. On touche là aux trois modèles des quartiers populaires : l'artiste, le sportif et le *brouteur*.

Le phénomène de *brouteur* a pris la relève des pratiques amorcées par les étudiantes du début des années 2000 qui obtenaient facilement des virements de la part de leurs correspondants européens. Et si dans le contexte nationaliste et ivoiritaire de l'époque les soupçons portaient essentiellement sur les communautés ibo du Nigeria, les principaux acteurs nous révèlent que le *broutage* tel qu'il est pratiqué à Koumassi serait davantage lié à des facteurs endogènes, né des habituelles correspondances entre individus du monde occidental et des pays du Sud (John, 1990). Ex-étudiantes de l'université de Cocody âgées de 41 ans et mères au foyer, Amy et Florence ont sans doute, par les demandes d'assistance répétées qu'elles formulaient auprès de leurs homologues européens, été initiatrices d'un tel phénomène. Les étudiants ont en quelque sorte été relégués dans les campus par les « jeunes du quartier ».

L'atmosphère saturée de musique et l'effervescence sonore du quartier pénètrent jusque dans les cybers où, rivés à leurs ordinateurs, les habitués laissent échapper de leurs appareils de la musique coupé-décalé, entonnent des airs de zouglou, communiquent à voix haute et où les impétueux rires aux éclats constituent autant de *feed-back*, témoignages d'une nouvelle conquête virtuelle⁵. Le coupé-décalé et le zouglou sont des mouvements artistiques populaires qui « donnent le courage », ils soutiennent les efforts de la jeunesse. L'un né dans le contexte de la guerre prône la ruse et l'hédonisme, l'autre né sur les campus au début des années 1990 enjoint les plus démunis à *grouiller*, à persévérer dans leurs efforts, avec une verve satirique.

Les jeunes des classes populaires abidjanaises sont confrontés au quotidien à une violence essentielle et interpersonnelle. Dans un

⁴ Au début des années 2000 le développement de la téléphonie mobile a créé un nouveau métier, gérant de cabine, et a ainsi permis à de nombreux individus de survivre.

⁵ Touré consent tout à sa clientèle fidèle.

environnement social où les illégalismes portent essentiellement sur le corps et les biens, la violence commise à l'égard d'une relation virtuelle tend à être minimisée (Foucault, 1975). La pratique est soutenue par un dispositif particulier qui stimule les *brouteurs*. Une argumentation structurée autour de la notion de justice sociale et la croyance en une terre d'abondance européenne. La banalisation passe impérativement par l'assimilation des victimes en mécènes, d'autant plus que dans cette Afrique postcoloniale la figure du Blanc pauvre est inconcevable ou refoulée.

On relève un grand nombre de flux entre le cyber de Touré et le plus grand établissement secondaire de Koumassi. Dès la sortie des classes, lycéens et collégiens se ruent sur les postes disponibles dans le cybercafé de Touré situé à quelques mètres de l'établissement. Ces garçons d'une quinzaine d'années qui arrivent par vagues sont reconnaissables à leur uniforme kaki, ils chahutent et se bousculent aux postes. Il y a bien une dimension récréative dans cette activité, c'est un jeu de rôle qui tend à remplacer les tournois de football interclasses. À la fois lieu de travail et annexe de la cour de récréation, le cyberspace entre dans le concept du loisir sérieux (Stebbins, 1997).

Les énoncés performatifs utilisés par certains élèves permettent de distinguer les leaders des différents groupes. Bakari, un lycéen de 16 ans, donne régulièrement le signal du départ en se frottant les mains : « Stop ! Voilà maintenant on va commencer le *bara* ! ».

Malgré une présence journalière, ceux que les Abidjanais appellent *élèves* évitent soigneusement de s'attarder au cybercafé. C'est une présence en pointillé, une organisation réglée en fonction des récréations, des pauses repas et des interclasses. Ils élaborent des stratagèmes propres au métier d'élève et qui visent à pérenniser leurs activités numériques. Cela passe impérativement par le respect scrupuleux des règles d'assiduité vis-à-vis de l'institution et de loyauté vis-à-vis des parents.

Ces jeunes *brouteurs* désignent leurs activités numériques sous le nom de *bara*, c'est-à-dire le travail. Cette notion de *bara* est

centrale. L'usage de ce terme malinké⁶ s'inscrit dans une démarche de normalisation et de revalorisation des activités de jeunes qui tendent à s'identifier aux *businessmen*. Ici apparaissent les fonctions sociale et psychologique du travail, une pratique valorisante et rémunératrice qui permet d'exister (Bourdieu, 1958). Ainsi les moins dotés scolairement et en capital social font leur révolution. Les jeunes déscolarisés embrassent fièrement la carrière de *brouteur* à plein temps, mais se revendiquent cadres financiers et s'assimilent aux travailleurs du secteur tertiaire.

La séduction constitue la base du travail des *brouteurs* de Kankan Koura. Ces derniers s'adaptent au profil de l'interlocuteur et créent une relation de dépendance, ils cherchent à se rendre indispensables afin de mettre en œuvre un chantage affectif ou sexuel. Dans un premier temps la manipulation est présentée sous la forme d'un service. Une fois la confiance de l'individu obtenue les demandes de transfert sont formulées de manière régulière. Le lucratif travail de fond opéré par les *brouteurs* sur le web soutient la croyance en une Europe où l'argent se gagne et se transfère facilement, en un clic ; assimilant les transferts réguliers opérés par les travailleurs émigrés via Western Union ou Money Gram et ceux obtenus par ruse et opiniâtreté auprès des internautes européens.

Parmi les différents groupes de commerçants du grand marché de Koumassi, les vendeuses de pagnes de la communauté dioula se caractérisent par une faible dotation en capital scolaire et un taux d'analphabétisme relativement élevé qui se corrèle avec l'usage exclusif de la langue véhiculaire malinké. Mais elles sont aussi les mères des *brouteurs* qui fréquentent le cyber de Touré. Peu impactées par les affaires de *broutage*, Ramatou et Assitan sont plus enclines à s'exprimer sur le sujet. Pour ces mères d'enfants en bas âges, le phénomène ne saurait se résumer à une juteuse activité de drague et serait avant tout le produit d'un travail ésotérique. « Tout

⁶ Dans les langues mandé, *bara* signifie le travail. La racine *bara* est présente dans *bara dèn* (domestique), *chu bara* (sorcière), *jossi bara* (métiers d'entretien, jobs d'immigrés), *bara tigi* (travailleur).

ça c'est *bara* ». Elles renvoient au sens et à une raison pratiques. Dans une acception plus large le *bara* englobe aussi les procédés mystiques menés dans l'ombre par la *chu bara* (sorcière) et le *mory* ou *karamorokè* (marabout). Pour Ramatou 32 ans, il est difficilement concevable que de simples collégiens ou des jeunes déscolarisés puissent tromper des adultes européens, qui plus est, à partir de leur propre technologie (*toubabou fin*). Selon Assitan, 34 ans, la présence de l'ordinateur ne suffirait pas à expliquer l'emprise psychologique des jeunes du quartier à l'égard d'étrangers qui vivent à 6 000 km de distance. « Ils ont fait *médicaments*⁷ » ; « Ça c'est magie ça ! ». La prospérité du *brouteur* résulterait alors d'une magie offensive permettant d'obtenir la fortune. Appelés *médicaments* ou *woussoulan*, les formules magiques et élixirs de séduction sont censés contribuer au retour de l'être aimé et multiplier l'argent d'un individu. Le *broutage* contrôle ces deux éléments tant convoités, ce qui renforce la croyance en l'intervention de forces occultes. Pourtant dans les faits, le recours au marabout ne se produit qu'à un stade élevé de *broutage*, c'est l'apanage des plus expérimentés. Le marabout ne fait donc pas du petit *brouteur* un *grand mogho*, c'est le grand *brouteur* qui se place sous la protection d'un marabout. Ambivalent vis-à-vis de son propre comportement, il se protège contre d'éventuelles attaques ou châtiments. Les grands *brouteurs* se purgent régulièrement par cette magie défensive qu'ils nomment *blindage*.

Si l'essentiel du travail ou *bara* s'effectue en journée, la nuit c'est le moment du *travaillement* où les enfants prodiges redistribuent ostensiblement les sommes amassées, dans les maquis et les discothèques. Le soir, le *brouteur* fait parler de lui dans toute la ville, il devient *boucancier*. Dans le langage nouchi le suffixe « *ment* », qui constitue les termes *mangement* (bakchich) ou *travaillement* (prodigalité), signifie le gain et renvoie à un arrangement entre deux parties. Le *travaillement* apparaît donc

⁷ Potions à base de plantes ayant des propriétés curatives. *Médicament* est synonyme d'une magie positive.

comme la forme ultime voire la destination du *broutage*. Le *brouteur* redonne des sommes importantes au public, une phase durant laquelle on dit qu'il « travaille sur les gens ». Ces pratiques de *bigmen* jouent un rôle important dans l'acquisition du prestige et entraînent un important soutien populaire, elles permettent aux *brouteurs* d'acquérir un fort capital symbolique. Rutilants 4X4, billets de banques, bouteilles de champagne et *wolosso* (bimbos), les comportements subversifs des *brouteurs* s'alignent sur ceux de leurs groupes de référence, les enfants des élites abidjanaises ; et s'inscrivent dans la sous-culture urbaine mondiale qui va du hip-hop américain aux *sapeurs* de Kinshasa. Non seulement le culte de l'argent mal acquis est présenté comme une revanche sociale, mais apparaît aussi comme un paradigme des dominés des grandes métropoles, un conflit de classe sous-jacent. L'apologie de l'argent facile, *drug money* des rappeurs et *travaillement* des *brouteurs-boucantiens*, est la transgression des classes laborieuses. Les *brouteurs* reproduisent les codes de comportements dont la culture de masse fait largement publicité.

Le filet numérique

Dans la conscience collective l'Occident est situé derrière l'eau (*Bengué*)⁸ mais la toile tire désormais le monde vers le Golfe de Guinée. Cette révolution des moyens de communication rapproche les quartiers populaires d'Abidjan du lointain eldorado. L'arrivée d'Internet et l'implantation de nombreux lieux de connexion dans les années 2010 créent de nouvelles opportunités. Les frontières administratives et politiques perdent tout leur sens pour les générations connectées qui évoluent dans un monde virtuel et numérique largement ouvert. Les observations faites auprès des jeunes de Koumassi entre 2006 et 2013 montrent une réorientation des projets personnels et un discours où le projet migratoire n'apparaît plus comme central. Parmi un groupe d'adolescents du quartier de Kankan Koura on constate que seuls les apprentis

⁸ Les *Binguistes* sont les expatriés ivoiriens.

footballeurs projettent d'émigrer à *Bengue*, les autres ont développé les moyens de « vivre au pays » en rapprochant virtuellement l'Europe. Le football contribue à déréaliser les adolescents quant à leur projet d'avenir, le recours aux technologies numériques ancre dans le quartier et fait émerger une solution locale où l'argent vient d'ailleurs.

Dans un pays où l'on compte 2,6 utilisateurs d'Internet pour 100 habitants, les cybercafés concentrent l'essentiel de l'offre Internet, ce sont les seuls points accessibles aux habitants des quartiers populaires qui vivent dans la promiscuité des cours communes. Alors qu'en France 8 ménages sur 10 disposent d'une connexion domestique, la zone de Kankan Koura reste représentative des métropoles subsahariennes avec ses coupures quotidiennes d'électricité et ses branchements anarchiques, auxquels s'ajoute une relative difficulté d'accès à l'Internet qui témoigne de la fracture numérique entre le Nord et le Sud. Sur une période de 20 ans, Européens et Abidjanais ont tissé des liens particuliers à travers l'écran, mais au fil du temps les familles de Koumassi ont été de plus en plus réticentes à voir leurs membres entrer dans les cybers, car c'est aussi la « facture numérique » qui lie les internautes des deux continents.

Internet apparaît comme un lieu de rencontre public qui, sur le marché symbolique des échanges matrimoniaux, supplante les parcs, les cinémas et centres commerciaux qui demandent une présence physique (Bozon & Héran, 2006). Ces lieux de rencontre ouverts propres aux classes populaires ont leur équivalent sur la toile. La dévalorisation de la présence physique à laquelle participe Internet élargit le champ des possibles pour les jeunes Koumassiens qui exploitent les perspectives d'une séduction qui se fait désormais avec des codes culturels internationaux.

Parmi les armes de séduction massives on trouve le copier-coller de poèmes et les romantiques couplets empruntés aux *télénovelas* diffusées quotidiennement sur la RTI. Face à la détresse affective quelques mots d'amour et autant d'attentions constituent des ressources sûres pour *rouler en euro*. Mais l'utilisation

intempestive de ces poèmes est à double tranchant et tend aussi à dévoiler la tentative frauduleuse.

À 27 ans, Patricia, une infirmière divorcée de Colombes, utilise les termes d'un français vernaculaire des quartiers populaires pour désigner les tentatives dont elle fait régulièrement l'objet sur les réseaux sociaux. Elle repère ceux qu'elle nomme les *blédards* par l'usage des poèmes et surtout par les propositions inappropriées de mariage. La demande spontanée en mariage, qui dans certains milieux africains est une garantie de sérieux, une preuve d'amour ou un préalable à la relation entre hommes et femmes, est perçue par Patricia comme excessive, suspecte et intéressée.

Les actes de *broutage* engendrent d'importants flux d'argent mais aussi des mouvements de personnes. Certains *brouteurs* devenus amis puis compagnons virtuels arrivent à faire basculer la relation platonique dans le réel. L'entretien avec Pierre, un Français de 59 ans, lors d'un vol Paris-Tunis-Abidjan en décembre 2013 montre l'ampleur du phénomène. Pierre est un artisan en bâtiment divorcé, il évoque une réussite professionnelle qui lui a permis d'acquérir un manoir dans les Yvelines, mais aussi sa solitude. Il se rend à Abidjan pour y rencontrer une jeune femme de 22 ans avec qui il correspond depuis plusieurs mois. Il répond à l'invitation de la jeune femme sans l'avoir jamais vue, et ce, en dépit d'éléments opaques dont il fait part. À quelques minutes de l'atterrissage Pierre est de plus en plus anxieux et nous confie ses doutes : « Au début de notre relation elle se disait française mais j'avais remarqué son accent africain ». Il est accueilli aux arrivées de l'aéroport Félix Houphouët-Boigny par un groupe constitué d'une femme et de cinq garçons.

Une présence régulière dans le cyber de Touré, dès les heures d'ouverture et sur une période d'une semaine, permettra d'observer différentes séquences et le déploiement des techniques de *broutage*. Au poste central du premier rang est installé un certain Ayatollah, un habitant du quartier de 22 ans qui fait figure de « vieux père » c'est-à-dire de personne expérimentée. Il utilise simultanément le logiciel Skype, communique à voix haute et par écrit, échange à travers le casque et la webcam. Il reformule le discours de son interlocuteur pour en extraire un maximum d'informations. Par là

même, il fournit des données sur les caractéristiques des acteurs en présence : « Isabelle », « près de Lille », « Calais », « ton fils », « oui c'est Benoît ». Isabelle est une mère de famille française d'une quarantaine d'années. Elle vit dans le Pas-de-Calais, au sein d'une aire urbaine du Calaisis où depuis le déclin de l'industrie textile dans les années 1990 le chômage touche près de 17% de la population, et où les familles monoparentales sont surreprésentées dans la pauvreté administrative. Sa présence permanente au domicile et à différentes heures de connexion donne quelques indications sur sa situation professionnelle. La présence de l'enfant témoigne d'un certain degré de confiance vis-à-vis d'Ayatollah. Non seulement cela confirme au *brouteur* l'efficacité de sa méthode, mais aussi le statut marital d'Isabelle. C'est une mère célibataire, un cas plus simple à gérer que les intersections de la vie extraconjugale.

Les marqueurs centraux sont visibles à travers l'écran, le *brouteur* pénètre jusque dans les salons et chambres de ses interlocuteurs européens. La webcam pose la question de l'espace social de familles contemporaines marquées par l'individualisation et qui, paradoxalement, acceptent avec le net ce qu'elles considéreraient habituellement comme une offense territoriale, l'intrusion d'un inconnu dans sa chambre. Le *brouteur* est confronté aux modèles éducatifs libéraux et négociateurs de son interlocutrice, pour aller au bout de sa mission il s'acculture temporairement.

Isabelle introduit son enfant dans le jeu à travers un écran, un contexte numérique qui pour l'enfant reste avant tout un espace symbolique et non solennel. L'enfant n'y rencontre donc pas un beau-père potentiel mais un « ami ». Loin de la verticalité qui régit les rapports entre aînés et cadets à Koumassi, Ayatollah s'adapte en conséquence et se résout à agir davantage en « copain » qu'en « tonton ».

La projection de l'autre à travers l'écran entretient l'illusion de visite, cela donne à la mère de famille l'impression d'une présence masculine permanente à la maison. Elle tire avantage de ce couple virtuel qui constitue néanmoins une relation réelle dont elle peut se défaire en un clic au nom de son droit à l'autonomie. Si Isabelle

pense maîtriser cette intersection de sa vie, elle n'en reste pas moins leurrée sur la vraie nature des relations qu'elle entretient avec celui qu'elle appelle Benoît. Les *brouteurs-séducteurs* conçoivent leur rôle comme une fonction de réassurance envers des personnes ayant besoin de se savoir encore aimées, désirées ou confortées dans leur existence. La médiatisation du virtuel désinhibe, elle donne l'audace nécessaire pour entrer en contact, créer la relation amoureuse et la transformer ensuite en relation de service.

Nous sommes là face à un dialogue Nord/Sud, entre deux parties qui évoluent dans un environnement numérique différent, l'une connectée depuis un espace privé et l'autre depuis un espace public⁹. Cet *open space* à l'ivoirienne a une dimension théâtrale, il se caractérise par des échanges constants entre les acteurs qui apparaissent comme une communauté fraternelle. L'activité d'Ayatollah se traduit par un va-et-vient régulier entre le public du cybercafé et l'écran. Il fait preuve d'une gymnastique intellectuelle, communiquant à la fois avec ses pairs et avec sa relation virtuelle. Il fait usage d'un langage châtié ponctué d'intermèdes et de relâchements en nouchi, alternant discours spontané pour la salle et discours réfléchi pour l'interlocutrice. Il arrive ainsi à maintenir une ligne imaginaire entre l'espace collectif dans lequel il évolue et la chambre de la « conquête » dans laquelle il se projette à travers l'écran. Le *brouteur* en action a recours à un langage singulier qualifié de *français chorobi*. L'individu qui *chocote* manie la langue à des fins de distinction avec un effet inverse à celui attendu, cela renvoie aussi à l'utilisation d'un langage « peu naturel » que les Ivoiriens considèrent comme une imitation du français courant de métropole. Loin de la violence symbolique du parler élitaire, l'utilisation de cette variété basse de la langue officielle a une connotation humoristique dans le quartier. Le *chorobi* est également la marque des artistes en vogue, il accompagne l'autodérision qui a contribué au succès du mouvement coupé-décalé. Ce sont parfois les

⁹ C'est une scène sociale singulière, juxtaposition d'une scène privée (chez Isabelle) et d'une scène professionnelle (l'univers d'Ayatollah).

nombreux africanismes et interférences syntaxiques qu'il contient qui permettent aux internautes français comme Patricia de repérer les *brouteurs*.

Internet ne change rien, on est toujours le *Gaou* de quelqu'un

Fatou assiste régulièrement aux « shows » des *brouteurs* dans les maquis. Cette couturière de 23 ans voit en eux les mécènes susceptibles de l'aider à finaliser son projet de salon de beauté. Fréquenter un *brouteur* c'est prélever une part de son magot mais la réputation sulfureuse de cyber-escroc dont ils font publicité leur ferme d'emblée les portes des familles du quartier. En fonction des groupes sociaux le *brouteur* tend à être assimilé à un déviant ou à une *rock star*, il n'apparaît pas comme un *gaou*, c'est-à-dire un individu dont un tiers exploiterait la prétendue naïveté. Au contraire, par ses largesses, il domine et suscite le désir du dominant. Par l'audace dont il fait preuve dans ses activités il est qualifié de *yèrè* ou rusé. Il partage les codes des jeunes des quartiers populaires qui, sur l'échelle du capital guerrier, le placent aux antipodes de la victime. Il fait fonction de *gestionnaire*, il finance le train de vie somptuaire de sa cour. Il *s'enjaille* c'est-à-dire jouit des plaisirs de la vie, et en tant qu'adepte du *travailllement*, il arrose inconditionnellement ceux qui l'approchent la nuit.

On ne peut comprendre le développement du *broutage* sans prendre en compte le traitement que fait la culture populaire des dérives et escroqueries sentimentales, entre apologie d'une part et condamnation morale de l'autre. Les couplets des artistes, les conversations et la *titrologie* dans les kiosques du quartier, tendent à présenter les *brouteurs* et autres vendeurs d'illusions (*V.I.*) comme des modèles de virilité¹⁰. Ils revêtent la figure positive du Don Juan, dans son bon droit et qui ne fait pas grand-cas des sentiments féminins. « Petit moteur » ou « turbo diesel » pour les hommes,

¹⁰ Les *titrologues* sont les individus qui s'amassent chaque matin autour des kiosques pour lire les gros titres des journaux qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter.

« petites sorcières » pour les femmes, depuis les années 1990 le zouglou, un mouvement musical populaire mais essentiellement masculin, aborde la question des relations intéressées en des termes plus ou moins élogieux. On y décèle un humour qui loue les compétences du séducteur cupide et qui dans le même temps met à nu la femme vénale désignée comme source d'anomie (Konaté, 2002).

L'essentiel des fonds obtenus par les *brouteurs* sert à financer leurs *go* (petites-amies), c'est la condition *sine qua non* pour les conserver. L'argent est donc central pour « entretenir » une relation amoureuse. Les hommes peuvent également réclamer des attentions auprès des *gnanhi* (tanties), des femmes mûres issues de la haute société abidjanaise qui prennent les jeunes hommes pour amants. Dans un tel contexte, la notion d'abus de faiblesse perd tout son sens, car si les internautes européens sont apparentés aux *gaou*, les Européennes sont assimilées à des *super gnanhi*¹¹. L'extorsion de fonds sur le net se nourrit en partie de la violence des rapports sociaux de sexe en vigueur dans le quartier. Une fois la confiance établie avec son contact le brouteur déploie à son tour, et de façon graduelle, les procédés ambigus mêlant compassion, empathie et coercition, auxquels il est lui-même confronté dans le cadre de ses relations amoureuses : « Je n'ai pas le moral », « ma mère est malade » « je n'ai pas d'argent pour la soigner » « ...comment faire ? ».

L'individu *gaouté* ou pigeonné entre dans une sorte de cercle vicieux où les sommes obtenues par le *brouteur* vont servir à entretenir une autre relation amoureuse. Non seulement Isabelle, la mère de famille calaisienne, finance le train de vie du *brouteur* Ayatollah mais elle proroge aussi ses amours et flirts locaux.

Conclusion

À Kankan Koura Internet prend la forme d'un lieu opaque où de jeunes gens déterminés à sortir de la galère des quartiers usent

¹¹ Equivalent de *femme cougar*.

des sentiments pour obtenir des sommes importantes de la part d'internautes européens. Par l'entremise des sites de rencontre et des réseaux sociaux, les *brouteurs* exploitent les moindres failles des individus et rentabilisent un sentiment amoureux qui peut déplacer des montagnes, mais aussi des millions. La pratique n'apporte pas de véritable statut et les acteurs ne jouissent de l'argent obtenu qu'à titre précaire, elle ternit l'image de la famille mais assure la notoriété auprès des congénères. L'apparition de la culture coupée-décagée a constitué un refuge pour la jeunesse, ce mouvement a aussi par les modèles et le style de vie qu'il prônait, accompagné la construction identitaire de la « génération brouteur ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARROT P., 2005. *Nollywood : le phénomène vidéo au Nigéria*. Paris, L'Harmattan.
- BOZON M., HERAN F., 2006. *La formation du couple : Textes essentiels pour la sociologie de la famille*. Paris, La Découverte.
- BOURDIEU P., 1958. *Sociologie de l'Algérie*. Paris, PUF.
- CONTE B., 2001. « Internet et l'Afrique, une aide au développement ? », *Terminal*, 84.
- DE SINGLY F., 2000. *Libre ensemble, L'individualisme dans la vie commune*. Paris, Nathan.
- FOUCAULT M., 1975. *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard.
- GAUSSET Q., 2010. *Constructing the Kwanja of Adamawa (Cameroon)*. Berlin, Lit verlag.
- KONATÉ Y., 2002. « Génération zouglou », *Cahiers d'études africaines*, 168 : 777-796.
- JOHN E. EBERGBULAM NJOKU, 1990. *The Igbos of Nigeria: Ancient Rites, Changes and Survival*. Lewiston (NY)/Lampeter (U.K.), Mellen Edwin Press.
- ONUZULIKE U., 2008. *Nollywood: the Emergence of the Nigerian Videofilm Industry and its Representation of Nigerian Culture*. Worcester, Clark University.

STEBBINS R., 2006. *Serious Leisure: A Perspective of Our Time*. New Jersey, Transaction Publisher.

Résumé

Dans la métropole ivoirienne la génération connectée tire avantage de l'accès à Internet, pour réduire les distances et abolir les frontières. La technologie numérique s'y développe d'une manière singulière. Elle se déploie principalement entre les deux continents Europe-Afrique et offre de larges opportunités aux étudiants mais aussi aux sans-grades. Une catégorie bien particulière de la jeunesse s'adonne au *brouutage*, un phénomène qui se développe depuis quelques années. Fortunes et infortunes se multiplient entre deux mondes connectés qui entrent en collusion, entre des postadolescents désargentés et des adultes en demande socio-affective qui y perdent argent et illusions. À travers une enquête de terrain menée dans une des dix communes d'Abidjan nous tenterons de comprendre comment évoluent les adolescents ivoiriens dans la rareté numérique ; en quoi consiste leur travail de « fonds » ? Et dans quelle mesure l'économie numérique peut-elle à la fois apporter un statut et reléguer aux marges ?

Mots-clefs : jeunesse, Abidjan, Internet, brouutage, séduction.

Summary

Globalized Work by Day and Local *Travaillement* by night. Digital revolution and social revenge of *Brouteurs* from the Koumassi District

In the Ivory Coast's cities, the connected generation takes advantage of Internet access to reduce distance and abolish borders. Digital technology has been developed here in a singular way. Spreading mainly across two continents, Europe and Africa, it offers huge opportunities for students and youth with other social status. A specific category of young people are involved in *brouutage* (browsing), a phenomenon that has developed over the last few years. Fortunes and misfortunes multiply in the space between two connected, but colliding, worlds: money-less post-teenagers, and adults with socio-emotional needs who are losing money and illusions. Through a field survey carried out in one of Abidjan's ten municipalities, we try to

understand how Ivory Coast teenagers evolve in a digital-poor environment; what is their ‘fundamental’ work? And to what extent does the digital economy bring them status while relegating them to the margin?

Key-words: youth, Abidjan, Internet, *broutage*, seduction.

* * *